

## Un en deux ou deux en un ?

**Rosa Cortes**

Aussi loin que je m'acharne à remonter dans mes souvenirs à la recherche de la notion de couple, rien, je ne retrouve rien. Pas d'indices, de découvertes, de révélations, ou de fulgurances inopinées. Le trou, le trou noir comme dans l'espace ; celui qui avale tout à son contact. Est-ce une lacune ? Une ignorance ? Un handicap ? L'évidence absolue et courante de cette situation et son absence d'écho dans ma conscience me clouent dans une réflexion indécise.

À l'origine de l'être, on pointe du doigt les parents. Ils nous ont éduqués, formés, appris. Quoi donc ? À être sans état d'âme, du moins à le paraître. À ne pas chanceler dans la vie, du moins à vite se redresser. À aller de l'avant coûte que coûte, pliée, courbée, zigzagante sous les bourrasques, mais progresser. Toujours droite, toujours fière. Mes parents, dans ce sens, m'ont beaucoup appris.

Pendant mes parents ne m'ont pas appris à être deux.

Ils étaient un chacun. Semblables. Même rigueur, même humour, même sens du travail et de l'honneur. À pres à la tâche et au devoir. Obstinés dans leurs convictions et leurs amours. Silencieux, retenus, omniprésents dans les absences et denses dans les présences, visionnaires, avec des éclats de tendresse et de rires d'autant plus appréciés que rares. Complémentaires aussi, non dans des différences mais dans des intensités. Si l'un faiblissait, l'autre le portait. Si l'un hésitait, l'autre tranchait. Ils étaient ainsi mes parents, un en deux ou deux en un. Comme nous, comme notre corps. Deux yeux pour le regard, deux mains pour le toucher, deux narines pour l'odorat, deux oreilles pour l'ouïe. Deux, toujours deux, structurellement, pour ne former

qu'un dans l'action. Deux lèvres pour le baiser. Deux bras pour l'étreinte. Deux jambes pour l'exploration.

Mais dans cette physique du corps, où se niche l'impulsion pour créer le mouvement ? Il faut une volonté, il faut un projet, il faut un désir ou une obligation de vie. Pourquoi vais-je me lever ce matin ? Pourquoi ouvrir les yeux ? Nécessité si évidente que jamais elle n'effleure notre champ de conscience.

Non, mes parents ne m'ont pas appris à être deux. Et de mon côté, il n'y eut jamais d'interrogation. Demande-t-on à ses parents comment ils font pour être deux ? Non. Ils sont un dans notre perception, si différenciés et si interchangeables à la fois.

Je te revois, oh mon père, grand, élancé, un long manteau en drap de laine - gris ? beige ? difficile sur une photo en noir et blanc de deviner la teinte – battant tes mollets, les mains enfouies dans les poches, ton long visage mince éclairé par une grimace ironique comme un sourire mal formé, tes yeux gris fixés sur l'objectif qui te garderait ainsi à jamais dans ma mémoire.

Tu étais jeune. La quarantaine peut-être. Tu étais beau avec ce visage émacié légèrement penché sur le côté, un peu en retrait, comme gêné par l'impudeur de la rencontre avec le photographe. Ton corps dégageait une force solide, massive malgré ta minceur, et le mouvement, figé par l'instantané, portait toute l'espérance que tu avais mise dans tes bagages d'immigré.

On était en 1952, tu étais à Alger.

Tu avais quitté l'Espagne, les tiens, deux ans auparavant, balayé comme une poussière par les fascistes qui ne te pardonnaient pas ton engagement de républicain, de « rouge ».

À la fin de la guerre civile espagnole, en 1939, les franquistes t'avaient jeté, enchaîné, dans les geôles d'Alicante où les privations et les mauvais traitements avaient ruiné ton corps.

Tu n'étais qu'une plaie suintante, recroquevillé sur ta douleur dans un coin de cave du château de Santa Barbara. Croûtes et vermine te dévoraient et le temps inexorablement avalait tes derniers souffles. Seul, tu étais seul face à la mort avec pour unique obsession ton épouse qui ignorait où tu te trouvais. Il fallait qu'elle le sache et dans tes délires fiévreux, tu le lui murmurais.

Au village où ma mère se désespérait, on apprit, par un formidable hasard, où tu étais enfermé.

Inerte dans ton cachot, considéré comme un squelette condamné, les autorités acceptèrent que ta famille dégage ton corps condamné et l'emmène pour l'enterrer « comme il plaît à Dieu ». Même les diables communistes, dont tu étais, méritaient une sépulture chrétienne. Surtout les diables communistes. Ramener un apostat, même mort, dans les bras de l'église, c'était gagner sa place au paradis.

Et c'est ainsi, oh mon père, qu'on te porta chez toi, roulé comme une momie dans une couverture, et que ta femme, heure après heure, jour après jour, avec une patience et un amour infinis, te ramena à la vie.

Ma mère à tes côtés, déterminante. Vos deux filles. Dans ta descendance rien que des filles, hélas ; blessure de mâle dont le patronyme va mourir. Mais pas de regrets avoués pour toi, car tes filles, tu les aimais.

Après la solitude de la guerre, la solitude de l'exil. Deux ans. Deux ans pour construire de tes mains ce pont invisible qui nous ramènerait vers toi.

Et on t'a retrouvé, père mythique, père aventurier, nimbé de mystères et de pouvoirs inexplicables.

Tu n'étais pas causant, père, mais tes silences étaient denses de sens et, par un geste de la main ou un clignement d'œil, tu communiquais plus d'émotion que ne l'aurait fait un verbiage larmoyant. Tu n'avais pas besoin de crier, père, ni menacer et

encore moins corriger tes filles, même par une petite tape, même affectueuse. Tu étais l'autorité et la sérénité. Tu n'avais jamais peur, père – comment aurais-tu pu savoir ce que c'était après toutes les épreuves que tu avais connues ? Tu en avais épuisé la substance.

Tu étais pour moi un référent rassurant, inébranlable. Tu étais mon père. Proche ou lointain. Sévère ou bienveillant. Tu étais mon père. Ta présence, en moi, était si ancrée que je ne me la formulais jamais. Tu étais la respiration qui scandait mes pas, le sang qui irriguait mon cœur. Ce flux, le voit-on ? Le touche-t-on ? J'étais toi. Dès lors, quelle entaille pourrait t'extirper de moi ? Ta mort même, qui m'a lacéré le corps et l'esprit, n'a pu t'arracher de mon âme.

Et toujours à tes côtés, ma mère. Ma mère, autre flamme dévorante, autre moi dont je ne peux parler. La plaie de son absence suppure encore si fortement que c'est une torture de seulement l'envisager. Alors fermons les yeux. Elle est là, avec mon père, si vivante, immuable.

Être un, mon père, toi et moi, à l'ombre aimante et généreuse de ma mère. Etrange bipolarité parentale. Nous n'existions que parce qu'Elle était. Et je vous observais. Jamais en fusion. Jamais en couple. Jamais en amoureux. Toujours en parents. Toujours en « père », « mère ». Pudiques. Sensibles. Evitant à votre entourage vos débordements sentimentaux, que vous considérez, pour les autres, comme une agression.

Jamais observé si peu d'amour manifesté et autant d'amour vécu. Jamais ressenti autant la certitude d'avoir été immergée dans un courant continu d'amour. Jamais revécu cette innocence originelle des sentiments.

Dans ce contexte où la démonstration amoureuse entre adultes n'était pas la règle, quand on parlait de deux, c'était toujours à

l'extérieur de nos frontières familiales : les couples dans les rues, qu'on regardait passer enlacés et qu'on épiait, qu'on enviait aussi parfois. Il y avait là quelque chose d'incongru dans la forme qui, comme tout interdit, nous fascinait ; ce contact physique, ces regards insistants et prolongés, cet abandon du corps pressé contre l'autre comme pour le réchauffer et l'animer, ces visages avides comme impatients d'incorporer l'autre. Non, à la maison, on ne connaissait pas cette forme d'être deux, c'était une indécence qu'on ne nous donnait pas à voir et nous devions, dans la mesure de notre curiosité et de notre ingéniosité, dessiner, sans l'aide de personne, les contours de ces étranges rapports et les apprivoiser. Mais comment délimiter l'imagination galopante d'une adolescente pressée ?

Dans nos jeunes années, l'alchimie étrange du deux pointait aussi à l'école, au collège ou au lycée et l'aventure commençait, quand on arrivait dans ces lieux. Il fallait trouver au milieu de ces dizaines d'élèves indifférentes, réunies là par le plus grand des hasards, celles qui nous regarderaient sans trop d'hostilité ni méfiance, celles qui même échangeaient un sourire, peut-être simplement ébauché, avec nous, celles qui, comme nous, étaient des nouvelles.

Dans la cour de récréation et dans la salle de classe commençait alors le repérage des futures copines ; celles qui nous suivraient pendant les années de scolarité et parmi elles, celle avec qui on se découvrirait plus d'affinités, plus de complicité, plus de tendresse, plus de tout. LA copine, quoi. Première, prioritaire, qu'on n'avait pas du tout envie de partager avec les autres.

Et les liens se tissaient, légers, tout au long de l'année, et on priait pour qu'en fin d'année, on passe ensemble à la classe supérieure, dans la même classe, pas séparées, parce qu'alors là, les liens patiemment noués se déferaient, écartelés par

les murs, rongés par toutes ces heures vécues loin l'une de l'autre. On ne peut pas laisser un ouvrage inachevé, le temps n'en fait qu'une bouchée.

C'est vrai qu'en milieu scolaire être deux était un rempart, une victoire, une protection contre un environnement nouveau, inquiétant, celui des adultes - professeurs, surveillants, proviseur - plus ennemis qu'amis. Je n'ai pas connu de classe où naturellement les élèves ne se flairaient pas en début d'année comme pour se reconnaître avant de se choisir. Pas d'élève seule ou alors malgré elle. Tristesse que ce sentiment d'abandon sur les berges de l'existence.

Les frondeuses se retrouvaient entre elles, les sages les observant avec effarement. Oh, avoir été sage et rebelle, comme deux jambes désarticulées n'avançant pas à la même vitesse. Oh, le gadin !

Dans cette inconfortable adolescence, il y eut des rencontres lumineuses, des filles qui, des limbes dans lesquels l'absence les a poussées, se détachent comme éclairées par cette flamme qui, alors, nous animait ; Viviane, Claude, Anne, Geneviève, Annie. Sur chaque prénom, je peux mettre un visage, même si des visages apparaissent dont j'ai oublié le nom. Que sont-elles devenues ? Une seule émerge de l'interrogation, nos vies, jusqu'à ce jour, s'étant parfois croisées sur des points de suspension ou des parenthèses toujours refermées.

Je ne me lasse pas de creuser dans ces alluvions fertiles que dépose ma mémoire. Qu'est-ce que je cherche ? Qu'est-ce que je veux comprendre ? Est-ce comment se nouent et se scindent ces rencontres ou comment on fabrique à deux une amitié ? Oui à deux, alimentée par la sève de l'angoisse et de la solitude que la distance qui se créait autour de nos parents, ourdissait. Ces parents qui, à l'adolescence, semblaient glisser

hors de nous comme la peau du serpent abandonnée après la mue.

Comment toutes ces dépouilles, sacrifiées année après année, alimentent-elles nos regrets et notre sentiment d'impuissance ? Comment sédimentent-elles notre douleur ? On pense parfois à nos amours de jeunesse sur lesquelles on s'autorise un petit soupir nostalgique ou navré, mais pourquoi enterre-t-on ces amitiés qui nous ont procuré plaisirs et déceptions ? étaient-elles si peu indispensables et structurantes qu'on les a balayées sans douter ?

Faux, nous avons tout faux. Les amitiés adolescentes furent notre première expérience de choix de l'autre, d'attachement à autre que sa famille, d'ébauche de construction de rapports exclusifs et conflictuels, de reproduction tâtonnante de ce modèle magique et incompréhensible que nous offraient le père et la mère. Dans ces écrans d'amour, d'échanges et de protection, on cherchait notre reflet le plus ressemblant.

Ah, ces sentiments pudiques qui jamais ne s'avouaient. Ces complicités tramées sur la première cigarette fumée.

Fumions-nous des Rothman noires avec Annie, ou plutôt des Murattis de toutes les couleurs nichées dans un étui cartonné plat de la même dimension que celui de l'Alhambra - petits cigares de Manille ? Les cigarettes, très fines, étaient de couleur pastel : rose, bleu ciel, jaune paille, orange mandarine, violette... C'était ravissant. Nous étions des esthètes qui refaisions le monde dans un café très cosy, très déco anglaise de la rue Michelet où nous nous retrouvions dès que nous le pouvions.

Délice de s'installer dans de profonds fauteuils confortables. Comme des adultes. Une boisson devant nous, le paquet de cigarettes posé sur la table basse ronde. Nous n'étions pas

que deux ombres enfoncées dans des clubs de cuir rouge à fumer en silence. Nous déroulions des discours désabusés et sceptiques autant qu'enthousiastes et passionnés. Les volutes de nos cigarettes multicolores nous plongeait dans des délirés de révolte féminine, sociale, familiale, amoureuse.

Qu'en est-il aujourd'hui des origines de notre réflexion sur le monde ? De notre regard depuis longtemps débarrassé de l'uniforme familial ? Qu'en fut-il de nos tentatives d'indépendance et de re-naissance toujours accompagnées ? Notre chance, notre bénédiction fut de ne jamais être seule.

J'essaye de débroussailler les bosquets touffus et sombres de cette mémoire des lieux passés où la conscience des autres se révéla, et, au bout de ces chemins un instant retrouvés, je m'arrête pour m'abreuver à la source fraîche et désaltérante de mes illusions d'alors.

L'Ecole Normale d'Institutrices où les récits inventés de puces sauteuses aux yeux bleus et roses et la lecture interdite de romans noirs dévoraient nos nuits. Cette salle de classe du Lycée Pasteur où les profs défilaient comme des tortionnaires menaçants et imprévisibles. Les fous-rires réprimés. Les confidences avouées du premier flirt rencontré dans une surprise party à Saint Eugène. Les musiques déversées à fond l'enceinte quand les parents s'absentaient. Ray Charles, le genius. « What I'd said ». Les twists frénétiques dans nos chambres devant le miroir. Tout, il nous semblait alors tout découvrir et tout bâtir avec la seule, l'unique, l'amie.

Et puis vint 1962. Le départ, la séparation, l'oubli.

Résurgence de nos fêlures, de nos ruptures, de nos déchirures, de nos rapiécages et de nos habits nouveaux. Résurgence.